

LETTRE À MES ÉTUDIANTS

plus compté dans la nôtre. Mais on pourrait parler aussi du temps que le livre procure. Isabelle Daunais, qui a écrit un court essai intitulé *Une vitesse littéraire : la lenteur*, semble penser que la lecture suspendrait en quelque sorte le temps, en tout cas qu'elle serait une expérience très particulière du temps donnant l'impression d'en perdre ... tout en permettant d'en gagner (« Les livres nous obligent à perdre notre temps d'une manière intelligente », selon Mircea Eliade), car, comme le dit encore mon collègue Faber, « le seul moyen, pour l'homme de la rue, d'en connaître 99 % [de ce qui se trouve dans ce vaste monde], ce sont les livres¹⁸ ».

Mais on pourrait me rétorquer (et je me le fais volontiers à moi-même) que le cinéma, la télé, l'ordinateur, avec leur flot continu d'images, peuvent en faire autant. Je le concéderais volontiers si on ne me parlait pas de flots et de « vidéoclipisation » des images, mais un peu plus d'« arrêts sur images », d'attention portée aux gens et aux choses, pour mieux s'en imprégner. Car on peut, et on doit d'après moi, se demander si la surabondance des images avec laquelle on nous mitraille – l'immédiateté sensorielle que nous donnent à vivre les technologies

18. Ray BRADBURY, *op. cit.*, p. 119.

LETTRE À MES ÉTUDIANTS

du virtuel, l'imitation de plus en plus sophistiquée du réel, l'exacerbation toujours plus grande des sens et des affects – ne finissent pas par rendre impossible toute contemplation, toute interrogation, voire toute relation la moins profondément.

C'est Gustave Flaubert qui écrivait que « pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps ». Il me semble que toute personne de bonne volonté ayant passé dans un musée ne fût-ce que quelques minutes pour contempler un tableau de Vermeer ou de Van Gogh a pu trouver pour elle-même quelque sens, beauté ou même espoir.

La lecture oblige à un minimum de lenteur, elle est peut-être un des derniers havres de paix dans cette vie qui est devenue, selon la formule imagée et l'onomatopée de Beatty, « un concert de bing, bang, ouaaaah!¹⁹ ». « Le temps de lire est toujours du temps volé. (Tout comme le temps d'écrire, d'ailleurs, ou le temps d'aimer)²⁰ », pour reprendre quelques lignes du succulent *Comme un roman* de Daniel Pennac, cet autre prof de littérature. La lecture exige un certain effort, ne serait-ce que de concentration,

19. Ray BRADBURY, *op. cit.*, p. 84.

20. Daniel PENNAC, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 124-125.

LETTRE À MES ÉTUDIANTS

proximité – ne serait-ce que dans leurs préoccupations – voire leur modernité²⁷. Je lisais dernièrement l'introduction d'un recueil de citations inspirantes dans *Paroles de sagesse éternelle* qui va tout à fait dans le même sens :

Après le tamis des lectures et relectures, ce sont presque toujours les « grands classiques » qui demeurent, tels de solides rochers dans la tempête [...] parce qu'ils n'ont pas parlé ou écrit pour une époque, une génération, une civilisation, mais parlent pour l'Homme. Leurs textes tiennent bon face aux atteintes du temps [...], parce qu'ils sont porteurs des valeurs fondamentales (espoir, bonté, compassion, sérénité...), porteurs de spiritualité et de sagesse²⁸.

Nous vivons à une époque où tout va très vite – je ne suis pas le seul à le répéter²⁹ –, mais, plus grave encore, où tout change constamment. L'économie

27. « Relisez Horace, relisez Lucain. Ou, chez les Grecs, relisez Plutarque – vous trouverez des textes d'une grande modernité, vous n'en reviendrez pas. Socrate est d'une modernité éternelle. La modernité n'a pas d'âge, c'est une tradition de rupture et de liberté qui remonte à l'Antiquité » (Jean LAROSE, *op. cit.*, p. 47). Mon collègue Marcel Goulet me posait très justement la question de savoir si on ne peut bien voir ce qui est proche qu'à distance.

28. Michel PIQUEMAL et Marc de SMEDT, *Paroles de sagesse éternelle*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 7.

29. Faber invite Montag à se tenir « à l'écart de la centrifugeuse » (Ray BRADBURY, *op. cit.*, p. 121).

LETTRE À MES ÉTUDIANTS

capitaliste toute puissante s'appuie désormais non plus sur la tradition et la stabilité, mais, au contraire, sur une « société éminemment mobile, malléable, "ouverte" au changement continu et prête sans cesse à rejeter ce qu'elle a en faveur de ce qu'on lui offre³⁰ », puisque c'est de cette façon qu'elle peut le plus facilement faire acheter et re-acheter. Bref, une société qui, à l'image de celle prophétisée par Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451*, brûle tout par le feu, dont la « vraie beauté, proclame avec arrogance le capitaine Beatty, ce grand porte-parole du système, réside dans le fait qu'elle détruit la responsabilité et les conséquences³¹ ».

Allan Bloom, universitaire et polémiste américain, qui est mort il y a quelques années, a écrit un brûlot intitulé *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale* pour essayer de réveiller ses concitoyens sur cet état de fait et proposer en quelque sorte de réarmer l'âme américaine par la réintroduction de l'étude des lettres à tous les niveaux d'enseignement et dans toutes les spécialités. Son propos peut paraître parfois trop radical ou réaction-

30. François RICARD, *La Génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, p. 240.

31. Ray BRADBURY, *op. cit.*, p. 153.

LETTRE À MES ÉTUDIANTS

naire, mais il a le mérite de faire réfléchir. Bloom, à l'instar de Larose, propose de redonner à la jeunesse, qu'il juge désœuvrée, voire égarée (ne serait-ce qu'à cause de la perte des repères, de l'absence de causes et de buts communs), des modèles, des sources d'inspiration, des raisons de croire et de se battre, mais aussi une distance critique, tout ça à travers l'étude de ce qu'il appelle les « grandes œuvres » : « Il est certes ridicule de croire que ce que l'on apprend dans les livres représente l'alpha et l'oméga de l'Éducation, mais la lecture est toujours nécessaire, en particulier à une époque où les exemples vivants de valeur sont rares³². » Lui aussi insiste sur la littérature comme dispensatrice de distance, ce que les médias audiovisuels ne semblent pas capables de faire d'aussi efficace façon (entre autres à cause d'impératifs commerciaux de plus en plus oppressants) :

La distance nécessaire à l'égard de l'époque contemporaine et à ce qu'elle comporte de profonde gravité, cette distance dont les étudiants ont le plus grand besoin pour ne pas s'abandonner à leurs désirs mesquins et découvrir ce qu'il y a de plus sérieux en eux, ne peut être donnée par le cinéma, qui ne connaît que le présent immédiat. Ainsi, faute de bons livres, ils

32. Allan BLOOM, *L'Âme désarmée*, Paris, Julliard, 1987, p. 19.

RÉPONSE DES ÉTUDIANTS

II

Cher Professeur,

Ne sachant trop comment entamer cette réponse à votre lettre, je vous demanderai de pardonner la légèreté que j'accorderai à la structure, préférant me laisser dériver par le courant des idées.

Je dois tout d'abord vous faire part de ma réjouissance due au fait d'être tombé sur un prof qui a à cœur de sensibiliser ses élèves aux trop nombreuses lacunes de notre société. À un moment de votre lettre, vous parlez d'Allan Bloom dont vous dites que le propos peut sembler « trop radical ou réactionnaire, mais qu'il a le mérite de faire réfléchir » ; eh bien, je vous encourage très fort, du haut de ma modeste situation d'élève, à faire de même et à nous secouer, à nous retourner jusqu'à ce que nous vomissions notre inculte indifférence d'amorphes empotés sur cette pute de facilité qui nous baise à nos frais. S'il faut crier fort pour réveiller une larve sur un banc d'école, il faut hurler pour la faire sortir de sa logique d'apprentissage minimal.

Vous parlez également de l'absence de distance critique, grave problème des médias audio-visuels,

RÉPONSE DES ÉTUDIANTS

principalement la télévision. Et, malheureusement, il est vrai que c'est sur la propriété de ce monarque absolu des médias, dans des sables mouvants, que nous avons bâti notre culture actuelle. Nous nous enfonçons aujourd'hui sous les yeux satisfaits de mère Consommation, nous nous dissolvons dans son autocratie. Dans l'adoration vouée par la masse à celle que cette dernière a choisie pour être son prophète. Cependant, je fais ici une nuance par rapport à votre lettre qui privilégie la lecture à tout prix. Vous descendez la télé comme étant, entre autres choses, un outil d'abrutissement, puisqu'elle ne nous laisse pas penser (elle « pense » pour nous!). Jusque-là, je vous accorde une totale convergence d'opinion. Mais vous la calez également en tant que média, sans toutefois mentionner les médias écrits, ce qui aurait sali la belle pureté « du livre de papier, d'encre et de mots, qui se pose d'emblée comme médiation ». Je reconnais que votre texte nous peint un très beau contraste qui nous donne envie de lire. Mais ce blanc n'est pas immaculé : la littérature restera toujours souillée par quelque Stephen King, quelque *Journal de Montréal* ou *Arlequin*. Vous ne pouvez colorier comme dans les chiures hollywoodiennes, les bons en blanc et les méchants en noir. Le gris est inévitable. D'autant plus que les médias